



En janvier 2021, le metteur en scène Stefan Kaegi et sa compagnie Rimini Protokoll proposaient à Vidy-Lausanne *Temple du présent*, inspiré par l'*Autobiographie d'un poulpe* de Vinciane Despret. PHILIPPE WEISSBRODT

La Fondation Michalski explore nos relations à l'animalité lors de la troisième édition de «L'écriture des lieux - Journées entre nature et littérature». Interview de la philosophe Vinciane Despret

IMAGINAIRE ANIMAL



ANNE PITTELOUD

Festival ► Face à l'ampleur de la crise environnementale, la pensée de l'écologie s'ouvre à toutes les disciplines du savoir et de la création. La littérature contemporaine renouvelle ses modes de narration et les écrivain·es explorent d'autres terrains, multipliant les approches des lieux, des milieux. C'est de ce foisonnement que rend compte depuis trois ans la Fondation **Jan Michalski**, le temps d'un week-end, sous l'intitulé «L'écriture des lieux».

Cette année, c'est notre rapport à l'animalité qu'interrogeront ces «Journées entre nature et littérature». Samedi et dimanche à Montricher, artistes, écrivain·es et scientifiques sont invité·es à croiser leurs regards pour questionner notre époque et «les multiples réalités de notre rapport au monde», comme l'indique l'introduction d'un programme alléchant.

Les événements se déclinent en divers formats: petites conférences dès 10 ans («Le monde soyeux des araignes» avec Christine Rollard ou «Voler avec les chevaux» avec Francis Tabouret), promenades (à la rencontre du *genius loci* avec Pierre Cendors, sur les traces de Nicolas Bouvier avec Alexandre Chollier, géographe et chroniqueur au *Courrier*, lecture sur du papier ensemencé de graines de coquelicots avec Sandra de Vives et Elise Fouin), mais aussi rencontres littéraires avec l'incontournable Eric Chevillard (*L'Autofictif repousse du pied un blaireau mort*, 2021) et la stimulante Violaine Bérot (*Comme des bêtes*, 2021), deux auteur·es

dont l'œuvre est traversée de figures animales qui font vaciller l'assise de notre posture sociale et existentielle.

Questionner le vivant

L'esprit des animaux sera convoqué dans une performance de Vincent Barras, tandis que leur activité littéraire sera au cœur de celle de Vinciane Despret, *Littératures et poésies sauvages* (interview en page suivante). C'est que, depuis le milieu du XXI^e siècle, l'idée s'est imposée que les animaux écrivent! On a découvert que leurs productions littéraires prenaient des formes diverses (sculptures poétiques, cadavres exquis, traces à l'encre, musicales, vibratoires, chorégraphiées...) et les scientifiques s'efforcent à présent de traduire cet impressionnant corpus – c'est ce qu'on appelle la thérolinguistique, du grec *thero*, qui se réfère aux bêtes sauvages.

Philosophe des sciences, spécialiste en éthologie et maître de conférence à l'université de Liège, Vinciane Despret prolongera ainsi samedi de manière

Une démarche à la fois scientifique, philosophique et poétique

réjouissante son *Autobiographie d'un poulpe et autres récits d'anticipation* (Actes Sud, 2021), nouvelles qui relataient les controverses des membres de l'association de thérolinguistique face aux mystérieux aphorismes tracés à l'encre par le poulpe, à

la poésie vibratoire de l'araignée submergée par la pollution de nos ondes, ou à la cosmologie architecturale des wombats.

Autrice prolifique de nombreux ouvrages de référence sur les animaux, Vinciane Despret y brouillait les pistes entre faits scientifiques et inventions poétiques, créant un fascinant vertige – une autre façon de prolonger ses réflexions sur nos relations avec les espèces vivantes autour de nous et en nous. Car cette circulation entre science et poésie, observation et intuition, curiosité et imaginaire, est au cœur d'une démarche à la fois scientifique, philosophique et poétique.

Que diraient les animaux si on leur posait les bonnes questions?, comme le formule l'intitulé de l'un de ses livres (2012). Comment réinventer notre relation avec eux? Que nous est-il arrivé et quel rôle pourrait jouer la science? Comment évoluer pour prendre en compte le vivant? Une autre histoire est-elle possible? Ces questions sous-tendent le travail de la philosophe, qui associe psychologie et éthologie, ses deux disciplines, pour s'intéresser aux conséquences politiques de nos choix théoriques.

Refusant d'enfermer le vivant dans une définition, elle-même évite les généralisations et les conceptualisations – impossible de dire «animaux» ou «oiseaux», tant les espèces diffèrent entre elles. Son travail ne cesse ainsi de questionner nos représentations pour ouvrir les esprits et les imaginaires à la complexité du monde. I

Sa 11 et di 12 septembre, «L'écriture des lieux - Journées entre nature et littérature», entrée libre, www.fondationmichalski.ch

«Nous ne sommes pas seuls au monde»



La philosophe belge Vinciane Despret. LES POSSÉDÉS ET LEURS MONDES / EMMANUEL LUCE

Performance ► Samedi à la Fondation Michalski, la philosophe des sciences Vinciane Despret montrera l'étendue poétique de la création littéraire animale dans sa performance *Littératures et poésies sauvages*. Entretien à la croisée de la science et de l'imaginaire.

Votre performance s'inspire d'une nouvelle d'Ursula Le Guin. Pouvez-vous nous en dire plus?

Vinciane Despret: Je suis partie d'une nouvelle d'Ursula Le Guin, autrice de science-fiction américaine, parue en 1974: «*L'Auteur des graines d'acacias*» et autres extraits du journal de l'association de thérolinguistique. La thérolinguistique est une discipline scientifique

imaginaire visant à décoder les langues animales. Ses spécialistes reconnaissent au vivant – les animaux comme les plantes – des modalités expressives et des formes littéraires qui peuvent prendre la forme d'épopées, poèmes, romans, polars...

«On peut imaginer que le marquage des territoires est une écriture des lieux»

Vinciane Despret

C'est une nouvelle merveilleuse où

les scientifiques du futur racontent les controverses autour du décodage de traces phéromoniques de fourmis sur des graines d'acacias, et se lancent dans des débats fantastiques et bourrés d'humour, notamment autour de la question de l'écriture collective chez les manchots Adélie...

J'ai été marquée par ce texte et j'ai décidé de remettre les thérolinguistes au travail dans mon recueil *Autobiographie d'un poulpe*. Je le prolonge donc lors de la performance de ce week-end en y ajoutant «l'écriture des lieux», dans le sillage de mon enquête sur le territoire chez les oiseaux dans *Habiter en oiseau* (lire ci-dessous, ndlr). Ainsi, on peut imaginer que le marquage des territoires est une écriture des lieux.

Genève

Le Courrier
1211 Genève 8
022/ 809 55 66
<https://lecourrier.ch/>

Medienart: Print
Medientyp: Tages- und Wochenpresse
Auflage: 7'103
Erscheinungsweise: 5x wöchentlich



Seite: 23
Fläche: 233/483 mm²

Auftrag: 1093215
Themen-Nr.: 840.010

Referenz: 81766778
Ausschnitt Seite: 4/6

Nous sommes en 2085 et la présidente de l'association de thérolinguistique, fondée le 11 septembre 2074 (cent ans après celle de la nouvelle de Le Guin), revient sur son histoire et fait le point sur les recherches en cours.

Autobiographie d'un poule mêlait de façon troublante fiction et science. Comment le lecteur peut-il s'y retrouver?

A partir du choix de faire de la fiction, il est possible de mener des recherches sérieuses. La première partie de mon intervention sera philosophique: quel·les auteur·es ont permis d'étayer l'idée que les animaux écrivaient? Je l'ai plus ou moins formulé à propos du territoire des oiseaux, qui inscrivent celui-ci dans leur chant, soit dans des modalités orales d'écriture. Je citerai Etienne Souriau, Deleuze et Guattari, Michel Serres qui a défendu l'idée que tous écrivent – le chasseur le sait bien, qui lit les traces laissées par le sanglier. Je reviens ainsi sur ce qui a déjà été dit et non entendu. Les noms cités avant 2021 font référence à des recherches bien réelles.

Est-ce à dire que l'idée que les animaux écrivent n'est pas si loufoque?

On peut dire que leurs traces sont *a minima* des traces fabulatrices, car elles se décollent du réel. Je m'explique. Le chant de l'oiseau est passé dans une modalité autre que celle du territoire lui-même. Ce dernier est présent par tout ce qu'il contient, son épaisseur – terre, arbres, surface, distances... Le chant est déjà une transformation: pour l'oiseau, il est une extension de lui-même. Le chant peut ainsi être à la fois une façon de marquer le territoire pour mettre ses distances, et une modalité expressive.

Dans Habiter en oiseau, vous dénoncez une certaine science pressée qui plaque sur le monde animal ses préjugés sociaux et économiques...

Ma démarche est d'abord philosophique. Je prends le temps de faire les choses, sans urgence de résultats à pro-

duire. Quand un·e ornithologue propose une théorie, je reste attachée à ce qu'il ou elle dit mais demande simplement «pourrait-on poser cela autrement?» Je ne suis pas à sa place d'observation, je la prends au sérieux. Mais y a-t-il autre chose à en faire? Il s'agit de s'arrêter sur une idée, de regarder comment cela fait penser et ce que cela change. Ça fait partie de ce que Deleuze assignait à la philosophie: comment rejouer les dés. Les mêmes problèmes sont rejoués autrement.

Que pouvez-vous dire de l'évolution de notre regard sur les animaux?

Il y a eu des changements depuis mes débuts de chercheuse en 1991, déjà perçus entre 2004 et 2008 lorsque je travaillais comme commissaire de l'expo «Bêtes et Hommes» à la Villette. Les scientifiques sont devenu·es plus souples, plus généreux·ses. Leurs hypothèses créditent les animaux de plus de compétences. Auparavant, face à deux hypothèses, ils et elles devaient choisir la plus simple jusqu'à preuve du contraire. Dans les années 1980, beaucoup se sont mis·es à s'atteler à cette preuve du contraire et les animaux ont été de plus en plus nombreux à être candidats pour des expériences réservées auparavant aux chimpanzés. Aujourd'hui, l'éthologie cognitive, qui associe l'éthologie et la psychologie et étudie les facultés cognitives des animaux, pose de nouvelles questions.

La sensibilité du grand public évolue aussi. On perçoit moins l'humain comme un être exceptionnel, on a plus de considération pour les vivants qui habitent le même monde. Les gens ont envie de mieux connaître les animaux, de se reconnecter au monde naturel. Ces nouvelles formes de sensibilité rejoignent le travail de chercheurs comme le philosophe Baptiste Morizot ou Bruno Latour, anthropologue des sciences dans le sillage duquel je m'inscris. La multiplication des modes médiatiques encourage aussi la diffusion de vidéos sur les animaux – une vidéo du *Guardian* montrant un canard qui imite les sons humains circule beau-

coup en ce moment. Il se passe quelque chose, il y a une grande curiosité.

A quoi serait due cette évolution?

Nous découvrons que nous ne sommes pas seuls au monde. Le changement climatique remet en cause notre façon de vivre et notre manière d'être en relation avec ce qui nous entoure. La situation empire à grande vitesse et n'a plus rien de théorique, la population se rend compte que nous sommes dans le même bateau, et qu'il y a peut-être d'autres manières d'être en relation avec le vivant. On cherche à trouver de l'espoir là où on a créé le problème. Il est trop tard pour certaines choses, pas pour tout. Notre manière de considérer les animaux et le monde naturel en dit beaucoup sur nous.

Cette prise de conscience est-elle suffisante pour transformer nos relations?

Jusqu'à ce que cela se traduise politiquement, il y a une marge... Ce sont de petits pas insurrectionnels. La France prépare une loi sur le bien-être animal mais l'élevage industriel existe toujours. Reste que nous pouvons modifier le rapport à ce qui nous entoure en étant plus curieux. Beaucoup m'ont dit ne plus écraser les araignées ni détruire leurs toiles après avoir vu l'exposition de Tomás Saraceno au Palais de Tokyo.

Vous menez des recherches sur nos relations avec les personnes décédées.

En quoi cela s'inscrit-il dans la continuité de votre démarche?

C'est un pas de côté, mais il y a une cohérence. Dans la démarche, tout d'abord. Quels dispositifs les gens mettent-ils en place pour entrer en relation avec les disparu·es – fleurs, traces – et quelles conclusions en tirer? Je m'interroge sur les questions à poser et les conditions de cette recherche, sur la manière d'interroger sur la personne disparue et ce qu'elle est devenue, dans une véritable enquête. Je ne considère pas ces questions en termes de «vrai»

Genève

Le Courrier
1211 Genève 8
022/ 809 55 66
<https://lecourrier.ch/>

Medienart: Print
Medientyp: Tages- und Wochenpresse
Auflage: 7'103
Erscheinungsweise: 5x wöchentlich



Seite: 23
Fläche: 233'483 mm²

Auftrag: 1093215
Themen-Nr.: 840.010

Referenz: 81766778
Ausschnitt Seite: 5/6

ou «vues de l'imagination», de peur de tout abîmer; je prends aussi le contrepied de la psychologie, pour laquelle il faut faire le deuil.

Là réside le deuxième point de cohérence: les animaux comme les personnes décédées sont des objets de recherche problématiques, avec lesquels il est difficile d'espérer faire carrière. Ce ne sont pas de nobles sujets pour la

philosophie. Les gens n'osent pas parler de leur lien aux disparu·es de peur d'être considérés comme irrationnels et n'ont ainsi pas voix au chapitre. Et en menant cette enquête, je suis moi-même disqualifiée par la doxa. C'était la même chose au début de mes recherches sur le monde animal. Puis le temps en a décidé autrement et l'évolution des sensibilités a finalement été

un soutien.

PROPOS RECUEILLIS PAR **APD**

Performance de Vinciane Despret: sa 11 à 15h,
www.fondationmichalski.ch

Pour aller plus loin: vinciane.despret.be

En 2021, Vinciane Despret est l'invitée du Centre Pompidou à Paris, où elle mène une enquête environnementale et éthologique en dialogue avec des artistes. www.centrepompidou.fr/fr/horspistes2021/vinciane-despret



La Fondation **Jan Michalski** à Montricher, écrin du festival «L'écriture des lieux». LEO FABRIZIO

Genève

Le Courrier
1211 Genève 8
022/ 809 55 66
<https://lecourrier.ch/>

Medienart: Print
Medientyp: Tages- und Wochenpresse
Auflage: 7'103
Erscheinungsweise: 5x wöchentlich



Seite: 23
Fläche: 233'483 mm²

Auftrag: 1093215
Themen-Nr.: 840.010

Referenz: 81766778
Ausschnitt Seite: 6/6

«LES OISEAUX MULTIPLIENT LES MONDES ET LES MANIÈRES D'HABITER»

Dans son dernier essai, *Habiter en oiseau* (2019), Vinciane Despret est allée à la rencontre des ornithologues en observatrice minutieuse et patiente de leur comportement, de leurs idées et de leurs pensées. Elle retrace ici l'histoire d'une «écologie des idées», de leur construction et de leur évolution, dans une opération de décentrement et d'ouverture de l'imaginaire où la science se teinte de poésie.

Car comprendre comment un oiseau habite le monde exige de s'ouvrir à un univers autre, méconnu, à une manière totalement différente d'habiter notre planète. «La science-fiction est parmi nous», remarque la philosophe. Et l'éthologie de devenir un domaine quasi romanesque.

Ainsi, parler de territoire en termes de propriété que les oiseaux devraient conquérir et protéger, dans une logique économique de conflits et de concurrence, a peu à peu fait la place à des hypothèses plus riches, ouvrant des perspectives plus com-

plexes. Qui «déplie le monde», comme le formule joliment Vinciane Despret.

Car les oiseaux, animaux sonores, avec leur chant tracent un territoire. C'est-à-dire qu'en chantant, l'oiseau crée une étendue qui serait comme un territoire chanté, le chant prolongeant son corps dans l'espace. Le territoire est alors une extension de soi, une propriété de l'être, comme la toile pour l'araignée. «Les oiseaux ouvrent notre imagination, dit Vinciane Despret. Ils multiplient les mondes et les manières d'habiter. Plus qu'un lieu, le territoire est une situation où tout se déjoue et se rejoue. Il s'agit d'un processus de déterritorialisation: on défait des types de manières d'être pour les refaire autrement.» Les oiseaux ont à nous «déprendre», dit-elle. Ils nous ouvrent à d'autres façons d'imaginer habiter un lieu, hors d'une vision contemporaine restreinte de la propriété privée et de la captation des ressources. Inspirant. **APD**